



Légendes d'Amérique française

Oeuvres de Jean-Claude Dupont

« La légende »

commentaire de Pierre Boglioni

Quand le mot légende fit son apparition dans la langue française, vers le milieu du 12e siècle, il n'avait pas encore la signification actuelle. Calqué sur le latin *legenda*, il signifiait : « histoire de la vie d'un saint, à lire dans les offices ». La fameuse Légende dorée, rédigée par le dominicain Jacques de Voragine un siècle plus tard, aida puissamment à répandre le mot. Cette légende dorée était pour l'essentiel un vaste recueil de vies de saints. Composée avec une verve narrative extraordinaire, elle fut pendant des siècles l'une des œuvres les plus lues en Occident. Elle fut traduite dans toutes les langues d'Europe et éditée des milliers de fois. Elle inspira des générations d'artistes. Elle finit par imposer le mot légende à la culture occidentale.

Or cette légende dorée, qui prétendait raconter des faits historiques, autour de saints réels, était en fait imprégnée d'éléments fantastiques. Les saints y accomplissaient les miracles les plus extravagants. Ils subjuguèrent des dragons monstrueux, ils traversaient des fleuves sur leur manteau, ils figeaient sur place les ennemis. Les animaux leur parlaient, la nature leur obéissait. Dans la légende dorée le surnaturel n'était pas une réalité transcendante. Il s'étalait au grand jour. On le vérifiait par des

miracles épatants. La grâce de Dieu devenait visible.

Pour les folkloristes, il est évident que la légende dorée puisait à pleins mains, par l'intermédiaire d'histoires plus anciennes qu'elle remaniait et arrangeait à sa façon, dans le fond intarissable des contes, romans et légendes de la tradition indo-européenne, en particulier la tradition méditerranéenne, comme d'ailleurs avaient fait avant elle les actes apocryphes du Christ, de la Vierge et des Apôtres. L'histoire des saints Barlaam et Josaphat, racontée dans la légende dorée, n'est que la transposition, dans le monde chrétien, de la biographie de Bouddha. La légende grecque d'Œdipe est appliquée à Judas. L'histoire de Saint Christophe, le géant bon, est surchargée d'aventures spectaculaires, que rien ne relie à la tradition biblique. Partout, dans la légende dorée, abondent les intrigues saisissantes et romanesques. En somme, Jacques de Voragine nous apparaît comme le narrateur génial d'un monde fantastique, qui a peu de rapports avec l'histoire véritable.

À partir du sens religieux du mot, on commença à qualifier de légendes tous les récits qui, sous l'apparence d'une histoire vraie, étaient si chargés d'éléments fabuleux, imaginaires ou inventés, qu'ils n'avaient

presque plus rien à voir avec l'histoire : « la légende, nous dit un spécialiste, est un récit fantastique, encadré dans des lieux ou des temps historiques, ou relié à un personnage de l'histoire, mais qui n'a presque plus rien à voir avec eux : de sorte que l'élément historique n'est que le cadre, l'arrière-plan ou le prétexte du récit » (F. Lanzoni). Entendues dans ce sens élargi, les légendes sont l'une des composantes les plus anciennes et les plus riches de toutes les religions et des toutes les cultures : légendes classiques (grecques et romaines) et légendes orientales; légendes chrétiennes, juives, musulmanes et bouddhistes; légendes nationales et légendes biographiques; légendes médiévales et légendes modernes. Toutes les grandes monarchies ont eu leurs légendes, et l'histoire de la papauté a elle-aussi les siennes, dont la fameuse légende de la Papesse Jeanne.

Des analogies indubitables relient cette immense nébuleuse de récits. Partout, la légende est proche de la fable, du conte et du mythe, genres littéraires avec lesquels elle partage maints traits communs, mais dont elle se distingue justement par le fait de se rapporter à des personnages réels et des situations prétendument historiques. Les lois par lesquelles surgissent et se répandent les légendes ne sont pas des lois mathématiques, nettement définissables. « Les légendes ont comme père le désir et comme mère le hasard » (H. Günther). Elles naissent de deux besoins humains, universels et fondamentaux. D'abord, le besoin de tout nommer, de tout comprendre, de tout expliquer. La légende veut combler les lacunes de nos connaissances historiques. Elle prétend reconstituer l'enfance de Jésus. Elle connaît les noms des Rois Mages. Elle explique la forme particulière de tel rocher, et pourquoi telle famille porte tel nom. Mais surtout la légende naît du besoin de réorganiser le monde selon des valeurs idéales, qu'on ne retrouve pas dans l'expérience quotidienne. Elle relève à la

fois du rêve et de l'utopie. Elle relève aussi du besoin d'inventer, d'étonner, de surprendre.

Certains anthropologues indiquent dans le rêve la source principale des légendes. Comme dans le rêve, tout est possible dans la légende. Les vivants communiquent avec les morts. Les chaînes tombent, les portes s'ouvrent à un simple commandement. Les statues parlent. On peut devenir invisibles, voler dans les airs. Et, comme dans les rêves, les faits, les conflits et les solutions sont exprimés en symboles, qu'il faut interpréter au-delà de leur signification littérale. La légende, comme le rêve, est allégorie, interprétation, matérialisation de processus spirituels et spiritualisation des procès historiques. La légende serait aux sociétés ce que l'inconscient est aux individus.

D'autres soulignent les composantes utopiques des légendes, leur rôle de réponse aux injustices sociales et aux misères de la vie. Dans la légende, tous les maux trouvent leur remède. Les femmes stériles enfantent. La nourriture est multipliée. Les méchants sont punis, les bons sont récompensés. Les ennemis sont figés sur place, leurs bras sont paralysés, leurs flèches reviennent en arrière. Les prédateurs sexuels n'arrivent jamais à leur but, malgré la ruse et la violence. Le pauvre trouve un anneau d'or dans le ventre des poissons, et les pièces d'or du méchant se transforment en cendre. Apparemment naïve, la légende n'est pas innocente. Elle annonce un programme, elle établit des échelles de valeurs. Elle absout et elle condamne sans appel.

D'autres font appel aux lointaines racines animistes des cultures humaines, pour justifier les thèmes légendaires les plus courants. La nature est domestiquée. Le héros de la légende marche sur les eaux, communique avec les animaux. Il arrête le feu, et les fleuves qui avaient débordé rentrent dans leurs lits, à sa demande. Une parole de sa bouche éloigne les sauterelles, un geste arrête les orages. Un coup

sur la roche fait jaillir une source. Le bâton sec reverdit. L'araignée cache avec sa toile le héros poursuivi par les méchants.

D'autres enfin soulignent dans la légende le rôle irremplaçable de l'invention narrative, du thème surprenant, de l'intrigue bien construite. En effet, même si l'on peut admettre que « des valeurs de vie, des idéaux, des attitudes pratiques ont été présentés aux peuples et sont devenus appel à la réalisation au moyen de la légende » (H. Günter), cette dimension pédagogique n'aurait pu être acceptée par la culture populaire sans la créativité narrative de la légende. Pour vivre, la légende doit être autre chose qu'un traité ou un sermon. La légende ne discute jamais, n'explique jamais. Elle raconte. Et ces récits sont remplis de hasards inattendus,

de coups de théâtre. Les contrastes entre les bons et les méchants y sont absolus. Les revirements spectaculaires, les retrouvailles inattendues, les solutions insoupçonnées sont indispensables à la légende, et en ont assuré la survie tout au long des siècles.

La légende est donc à la fois récit captivant, rêve, leçon morale, utopie sociale, voyage fantastique dans un monde imaginaire. Les rationalistes continueront à la mépriser, comme un sous-produit marginal de l'histoire. Mais les poètes continueront à la chérir, comme un outil pour dépasser la réalité et entrevoir un autre monde, celui du Petit Prince et de la Cité de Dieu.

Pierre Boglioni

Professeur titulaire, département d'histoire

Université de Montréal

